

NOUVELLEAKS

ISBN : 978-2-88892-172-1
Copyright © 2013 by Éditions Xenia
C. P. 429, 1951 Sion, Suisse
www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com
Tel +41 27 327 52 67 | Fax +41 27 327 52 66
skype : xeniabooks

Slobodan Despot

NOUVELLEAKS

Les chroniques du *Nouvelliste*
2010-2013

Préface de Bernie Constantin

Xenja

PRÉFACE

Ami lecteur, le bouquin que tu viens de te procurer est un outil de réflexion sans pareil. OK, depuis Despotica je sais que l'écrivain en a sous sa plume (et qu'il est fan de Led Zeppelin !) mais j'ignorais l'étendue exceptionnelle de ses connaissances extra-littéraires, cette curiosité de chercheur en quête de vérité doublé d'un rapporteur des fourberies socio-religio-politico-militaro-économiques des temps modernes qui sait écrire en finesse avec un marteau-piqueur.

Il est possible qu'après la lecture de Nouvelleaks ton appréciation des médias de masse (qui nous endorment) soit méfiante. Pose-t-on ou se pose-t-on les vraies questions ? Rien n'est moins sûr ! Et là, Slobodan Despot est un artificier dont la vérité par la littérature est l'arme absolue.

BERNIE CONSTANTIN

NOTICE INTRODUCTIVE

Cet ouvrage regroupe 66 chroniques que j'ai publiées dans *le Nouvelliste du Valais* du 29 octobre 2010 au 23 août 2013 à la demande et sous la direction éditoriale de son rédacteur en chef d'alors, Jean-François Fournier. Je m'étais fixé pour fil conducteur — très approximatif — de dépeindre l'approche de l'«apocalyptique» année 2012 ainsi que les suites de cette fin du monde qui n'en finit pas de nous pendre au nez.

Je n'ai, durant ces trois années, subi qu'une seule contrainte: m'en tenir à 2 900 caractères — contrainte que j'ai allègrement outrepassée! Pour le reste, liberté totale de ton, de sujet, d'opinion et d'expression. Je ne pouvais rêver de meilleures conditions pour écrire.

Ces textes m'ont valu des réactions surprenantes — en bien comme en mal —, des débats inattendus, dans la rue, au guichet de la poste ou sur l'internet, de solides polémiques et quelques rencontres vraies qui me marqueront à vie.

Ils m'ont prouvé que l'écrit libre pouvait encore mobiliser, plaire et effrayer par-delà les fossés politiques et les générations.

Je tiens à remercier Jean-François Fournier et l'équipe de la rédaction pour le chaleureux soutien qu'ils m'ont prodigué durant cette aventure. *Le Nouvelliste* que j'ai connu aura été l'une des tribunes les plus ouvertes de la presse suisse romande et francophone.

01 BIENVENUE EN EUROPE !

~~~~~  
« Qu'est-ce que ceci ? » demandai-je à cet ami, éditeur de Mishima et de Max Frisch. — « Notre ticket d'entrée en Europe », me répondit-il.  
~~~~~

Et pourtant, je m'étais promis de parler culture. Des livres, des idées et des arts, bref de tous les jets de vapeur de cette planète qui frémit comme une bouilloire à deux ans de la fin du calendrier maya.

C'était bien parti, voyez : « Chers lecteurs, saviez-vous que mon pays d'origine n'était pas seulement un baril de poudre, mais encore l'un des plus fervents salons de lecture du monde ? » Eh oui : me revoici à la Foire du livre de Belgrade, 400 000 visiteurs pour une population comparable à celle de la Suisse... J'allais vous parler de ces éditeurs faméliques qui traduisent huit romans japonais en un an, des climats de la nouvelle littérature fantastique ou encore de la venue de tel écrivain et conseiller national boycotté chez lui mais qu'on publie gaiement dans ce pays qui lui donna l'« asile poétique »...

Eh bien non : j'en ai été détourné par un bout de papier froissé qu'un confrère venait d'éjecter de son stand. Intrigué, je dépliai la circulaire. « Estimés exposants — y lisait-on —, nous vous rappelons qu'au Salon du Livre de Belgrade, comme partout ailleurs, vous êtes tenus de respecter la Loi sur l'édition, notamment en ce qui concerne votre obligation à vous retenir de toute publication ou manifestation de nature à offenser les droits confessionnels, nationaux, personnels et autres des citoyens, ainsi que leur dignité. » Salutations, tampon officiel. Froid dans le dos ! Que nous

serait-il resté de Shakespeare ou de Flaubert s'ils avaient dû complaire à un catalogue de sensibilités aussi vaste et aussi subjectif ?

J'ai connu ce salon en temps de guerre et sous un régime décrié. J'y ai vu des pamphlets antirégime, antiguerre, anti-tout, mais jamais une mise en garde pareille. Ni ailleurs, du reste. Certes, je n'ai pas encore visité le salon de Téhéran.

« Qu'est-ce que ceci ? » demandai-je à cet ami, éditeur de Mishima et de Max Frisch. « Notre ticket d'entrée en Europe », me répondit-il, cynique. Tel un cabotin de vaudeville, l'establishment serbe, qui fait le beau à la porte de l'UE, en fait trop. Débordé par les hooligans¹, voilà-t-il pas qu'il assied son autorité sur le milieu du livre, le seul garant historique de la liberté de pensée sous ces latitudes tourmentées. Quand l'autocensure préventive devient un « ticket » européen, il y a de quoi rester sur le quai.

29 octobre 2010

1. Les supporters de football serbes sont parmi les plus violents d'Europe.

Leur équipée polluante avait le parfum des grandes plaines et de la liberté.

J'adore feuilleter les vieux journaux. Ils nous rappellent nos sacro-saintes vérités d'hier et la brièveté de leur règne. C'est ainsi que j'ai dévoré l'autre jour le test de la Renault 15 GTL paru en 1976 dans un magazine populaire.

Pour essayer ce coupé anguleux, deux journalistes s'étaient offert une virée jusqu'à Madrid et retour : 3 200 km de routes, d'autoroutes, mais aussi de petits bistrots, de galeries et de musées. Les veinards, se diraient leurs collègues d'aujourd'hui, réduits à de succincts et pédants comptes rendus techniques.

Mais daigneraient-ils même s'asseoir dans cette barquette brinquebalante ? Le modèle essayé souffrait, entre autres, d'une voie d'eau et ses vitres vibraient à vous assourdir dans les hautes vitesses. Qui, ceci dit, n'étaient pas si hautes que ça, puisque nos pilotes n'avaient jamais réussi, malgré leurs efforts, à atteindre les 170 km/h vantés par le constructeur. C'était sans doute heureux, car le freinage ne semblait pas excessivement fiable. La Régie ayant oublié de prévoir un plafonnier, la lecture des cartes à la lumière de la boîte à gants ressemblait à un rite clandestin, tandis que l'accès aux sièges tenait du yoga. Néanmoins, l'engin ne manquait pas de confort, grâce, notamment, au généreux cendrier central placé entre les deux baquets arrière...

Ayant signalé ces quelques menus défauts, les testeurs se disaient enchantés de ce bolide de 90 ch qui les avait bravement ramenés au port. La voiture, à leurs yeux, restait

avant tout un moyen de transport, non une prouesse scientifique adulée en soi.

Je croyais rêver. Tabagisme, excès de vitesse, bombance, digressions sans rapport avec le sujet... Ces journalistes travaillent peut-être encore. Or, de nos jours, un article comme celui-là leur vaudrait le renvoi. Sans parler de l'engin. Le successeur de ce coupé sport n'a un cendrier qu'en option et le double de puissance. Mais celui qui l'embarquerait pour une virée à Madrid dans les mêmes conditions finirait au trou. La cavalerie, ça en jette, mais ça ne sert plus à rien.

L'espace d'un instant, je les ai enviés, eux et leur casserole. Leur équipée polluante avait le parfum des grandes plaines et de la liberté. Comment avons-nous fait, en une génération, pour faire du monde dit libre cet hospice sécuritaire peuplé d'hypocondriaques ?

9 novembre 2010

~~~~~

**Ces lendemains apocalyptiques, dont Hollywood s'emploie à nous infuser des aperçus splendides et lassants par leur abondance, n'existent pas.**

~~~~~

Mais pourquoi 2012 ? On a déniché quelque part un calendrier maya qui, semble-t-il, ne compte plus les jours au-delà de cette année-là. Repentez-vous, car la fin du monde est proche !

Nous voici à la croisée d'une technologie affolante et de la plus sommaire superstition. Celle-ci véhiculée par celle-là, du reste. Que serait le nouveau millénarisme sans l'internet ? Que seraient les réseaux intégristes sans la borne wifi gratuite dans le dernier relais mauritanien avant le désert ?

Nous voici, même les sceptiques, à battre le compte à rebours de 2012, repliant en cachette les doigts sous la table. Nous voici à dresser des écrans de fumée face au grand bug qui, lui, nous guette pour de bon. Dernier hochet en date : la voiture électrique. Achetons-nous une demi-tonne de batteries impossibles à recycler, branchons-les sur cent nouvelles centrales nucléaires, c'est-à-dire cent nouveaux sites irradiés à jamais, et nous aurons biffé notre ardoise de pollueurs à hydrocarbures !

Combattons Charybde par Scylla, la peste par le choléra, Sarko par Ségo !

Soyons sérieux : nous ne savons pas vraiment si le pic pétrolier est vraiment passé, si l'effet de serre nous est dû (quelle présomption !), à nous plutôt qu'à la respiration indifférente de la nature, si le terrorisme international est

une vraie menace ou un mauvais alibi. Même la contamination de la planète par les nouveaux Tchernobyls ou les plateformes pétrolières qui flanchent, surexploitées à cause de l'appât du gain devenu la seule loi réelle, n'est pas acquise. Ces lendemains apocalyptiques, dont Hollywood s'emploie à nous infuser des aperçus splendides et lassants par leur abondance, n'existent pas. Seul *aujourd'hui* existe, mais nous le conditionnons par ces spectres issus de l'hallucination collective. Pour les chasser de notre horizon ? Non ! Juste pour éprouver le grand frisson à leur inexorable approche.

Aucun de ces cataclysmes n'est sûr, mais une chose paraît déjà acquise : la perte de cohérence massive de l'humanité face aux défis contradictoires que lui posent ses propres inventions (au sens technique et mental). La tête crie : sauvez la planète ! lorsque le corps marmonne : quel confort ! Ne restent, au bout du compte, que les réflexes hédonistes et sécuritaires issus du cerveau reptilien. Il est beau, le progrès !

21 novembre 2010

04 WIKILEAKS : À QUI PROFITE LA FUITE ?

~~~~~  
**Ah, les heureux diplomates qu'on paye pour appeler un chat un chat !**  
~~~~~

En attendant 2012, le village global aime à se faire peur. La divulgation de 250 000 dépêches secrètes par le site WikiLeaks est qualifiée par les médias unanimes comme le « Onze-Septembre » de la diplomatie étasunienne... et de la sécurité globale, enchérit Mme Clinton. « Un mauvais coup contre l'Amérique et ses alliés », titrait ainsi le très serviable Figaro.

Or quels enseignements tire-t-on de ce tas de linge sale ? La « découverte » la plus voyante est une affaire, disons, de style. On y lit des jugements lapidaires et savoureux sur les grands de ce monde. Tel est irresponsable, tel autre ombrageux, celui-ci est un débauché, celui-là un hypocrite... Les couloirs molletonnés de la diplomatie sont le dernier refuge de la liberté d'expression. La censure moliéresque qui castré aujourd'hui le discours public n'a pas encore prise sur ce flux d'appréciations concises et opérationnelles. Ah, les heureux diplomates qu'on paye pour appeler un chat un chat ! Oseront-ils encore le faire après une délation aussi massive ? On se souvient, lors de l'affaire des fonds juifs, du sort qu'on fit à un lucide ambassadeur de Suisse, non parce qu'il avait appelé les choses par leur nom, mais parce qu'on l'avait su... Après une telle fuite, le réseau du renseignement n'aura que le choix de se taire ou de se terrer. Misons sur la seconde option.

Pour le reste, du vent, et puis une information capitale : que l'Iran aurait acheté à la Corée des missiles capables

d'atteindre l'Europe ! L'Oncle Sam voudrait-il forcer notre consentement à la guerre démente qu'il prépare contre Téhéran qu'il ne pourrait trouver meilleur argument. Ah, si WikiLeaks avait pu « trahir » les arsenaux fantômes de Saddam Hussein, le digne officier et piteux menteur Colin Powell pourrait aujourd'hui se regarder dans sa glace.

Julian Assange, le fondateur de WikiLeaks, arbore le visage mou d'un adolescent hermaphrodite et complexé, non d'un chevalier de la vérité. La CIA crie qu'elle va lui rabattre son caquet, or il court toujours, sain et sauf, tandis que les ingénieurs nucléaires iraniens sont liquidés l'un après l'autre, mais sans préavis, au cœur de leur pays si surveillé.

Et si WikiLeaks n'était que le nom d'une manœuvre du « Grand Jeu » ? Une manœuvre où l'on sacrifierait des fous afin de capturer la dame ?

5 décembre 2010

05 AUX FRONTIÈRES DE LA SCHIZOPHRÉNIE

~~~~~  
... un îlot sécuritaire hérissé de barbelés et bardé de surveillance,  
à l'intérieur duquel on n'entend que des hymnes à l'amour d'autrui...  
~~~~~

Avec sa manière si élégante, si parisienne, d'enfoncer des portes ouvertes, Régis Debray vient de publier un mince et distingué *Eloge des frontières*. Le lecteur attentif y perçoit en maints endroits le frémissement orgasmique de l'intellectuel qui se surprend et s'admire en train de transgresser des interdits. Car ce qui n'a jamais cessé d'être une évidence pour les esprits simples — la nécessité d'une peau pour tout organisme vivant, qui le protège tout en le faisant respirer — tient encore, à ce jour, du blasphème aux yeux d'une part significative et agissante des maîtres à penser de notre société.

Le manifeste de Debray est un signe des temps, et une exception pour ainsi dire anachronique. Le monde où nous sommes ne prend plus guère le temps d'éclairer ses volte-face par des mots et des arguments. Le fait brut relevé dans ce petit livre parle suffisamment pour lui-même : pendant que nous prêchons l'ouverture, nous nous employons en même temps et dans les mêmes pays à multiplier les barrières. Depuis 1991, ce sont pas moins de 27 000 km de nouvelles frontières qui ont été dressées dans le monde ! Ainsi, inspirés par Israël, les Grecs s'emploient à dresser un cordon sanitaire face à leurs voisins turcs. Mieux encore : leur gouvernement annonce sans états d'âme son intention de parquer les immigrants illégaux dans de véritables cages flottantes. Or qui réagit à cette dérive concentrationnaire ?

Personne ! Mais nul ne se risquera non plus à dire que le problème posé par cette migration est si grave qu'il nous autorise à ne plus considérer ses protagonistes comme des êtres humains.

Pendant des décennies, on a mené une guerre caricaturale contre toute forme d'identité et de protectionnisme au sein de la civilisation moderne. Cette pression idéologique, qui irrigue l'ensemble des institutions occidentales, est tellement omniprésente que nul (sauf Debray) ne songe à l'attaquer de front. On se contente de la contourner, de faire comme si elle n'était pas là. Les chiens aboient, la patrouille passe... Et c'est ainsi qu'en attendant 2012, nous construisons un monde qui est l'incarnation parfaite de la schizophrénie : un îlot sécuritaire hérissé de barbelés et bardé de surveillance, à l'intérieur duquel on n'entend que des hymnes à l'amour d'autrui...

19 décembre 2010

Est-on dans Molière pour la tartufferie, ou dans Orwell
pour la méthode totalitaire ?

En attendant 2012, les géants pharmaceutiques ignorent la crise. Pourtant, l'ère des grandes inventions est passée, et les médecines naturelles font de plus en plus d'adeptes. Où vont-ils chercher leurs rentes désormais ? Dans le marketing et le réseautage.

Or quoi de plus rentable, en la matière, que les vaccins ? Plutôt que de vendre au détail, mieux vaut se choisir un client de gros toujours solvable : l'État. Qui, ensuite, redistribuera par force de loi ou de persuasion — fort de la confiance innée des citoyens —, le produit miracle à des populations entières.

Ainsi fit-on du Gardasil, le célèbre « vaccin contre le cancer du col de l'utérus ». Bien qu'il s'agisse du vaccin le plus coûteux jamais commercialisé, son efficacité a été mise en doute par des études sérieuses¹. Au point que la France a interdit, comme mensongère, la publicité pour ce produit.

En Suisse, cette mesure sévère n'a alarmé personne. Au contraire : le conseiller fédéral Burkhalter a récemment étendu la couverture de ce vaccin de 20 à 26 ans...

1. Voir : C. Riva & J.-P. Spinoso, *La Piqûre de trop ?* (éd. Xenia)

Mais il y a mieux. En janvier, la Confédération déclarait avoir détruit pour 41 millions de francs de vaccins anti-H1N1 inutilisés, non sans avoir offert quelques doses au tiers-monde. H1N1 était le nom que portait notre trouille à l'automne 2009. H1N1 nous terrorisait plus encore qu'Al-Qaïda. Et puis... nous fûmes quittes pour quelques jours de congé-maladie, comme les autres années. Voire moins.

Montrant plus de jugeote que l'OMS et ses relais officiels, public et professionnels ont boycotté les campagnes de vaccination. Le fiasco fut cuisant. Nos autorités ont décidé qu'il ne se répéterait plus.

Voici donc que la Confédération veut obliger « certaines catégories professionnelles » à se faire vacciner (*Le Matin*, 30 janvier 2011). Si nous avions eu cette loi en 2009, il y aurait eu bien moins de chimie à recycler...

Mais comment convaincre les récalcitrants ? Si « les vaccinations de force sont exclues », l'OFSP précise tout de même que le refus d'ordre « pourrait même conduire à un licenciement ».

Est-on dans Molière pour la tartufferie, ou dans Orwell pour la méthode totalitaire ? Non : nous sommes dans un pays libre où les campagnes des marchands de philtres sont librement financées par nos libres cotisations. Qui augmentent sans cesse. On se demande pourquoi...

16 février 2011

07 LAMPEDUSA BLUES

~~~~~  
L'indignation, c'est bon, coco!  
~~~~~

En attendant 2012, nous nous indignons. C'était notre passe-temps jusqu'à ce que M. Stéphane Hessel, un pro de la branche, en fasse un mot d'ordre. « Indignez-vous ! » nous intime-t-il dans un opuscule aussi mince qu'ambitieux.

Les manifestes sont toujours brefs. Celui-ci, en plus, a percuté une corde sensible. Le consommateur l'a acheté en masse comme il acquiert les livres de cuisine et de développement personnel : à en juger par les chiffres de vente, nous vivons entourés de cordons-bleus et d'êtres accomplis et rayonnants. Cette élite se renforce désormais d'un million de lecteurs indignés qui ont résolu de brûler l'ivraie de ce monde cynique au feu impitoyable de leur jugement moral.

Or, la réalité tarde à s'imprégner de ce vent d'éthique. Nous vivons dans une société qui, tout à la fois, en appelle sans cesse aux bons sentiments, mais façonne des individus et des collectivités semblables à des monstres froids. Nous voulons bien être généreux, pour autant que cela n'entame en rien notre niveau de vie. Nous félicitons les Maghrébins d'avoir recouvré leurs libertés, mais nous tremblons à l'idée qu'ils puissent en faire usage... par exemple en élisant des barbus ou en migrant vers le nord.

C'est ainsi que, tout à coup, l'on reparle de Lampedusa. Pas de l'auteur du *Guépard*, non, mais bien de cette petite île sicilienne qui a le malheur d'être sise à deux encablures de l'Afrique. Du coup, elle sert de tête de pont à l'immigration incontrôlée vers l'Europe. Ceux qui y échouent ont une

chance folle : ils ont laissé leur fortune aux passeurs, mais non leur vie. Une Italienne attentive, Maria Pace Ottieri, a voulu voir le visage de ces Argonautes modernes, comprendre la force du rêve qui les poussait à engager ainsi leur peau. J'ai publié en français, voici quelques années, son récit épique et bouleversant. Les professionnels de l'info-indignation n'en ont fait aucun cas.

Brandir les boat-people pour titiller notre mauvaise conscience de nantis, cela ne mange pas de pain. Leur accorder un visage et une motivation qui vaut la nôtre, les faire exister comme des gens et non comme des spectres statistiques, voilà qui chargerait singulièrement le tableau, à droite comme à gauche. L'indignation, c'est bon, coco ! Mais pour autant qu'elle ne nous détourne pas de la contemplation de notre nombril.

3 mars 2011

08 À TORSE NU SOUS LE CRACHIN TOXIQUE

Les catastrophes du temps n'ont aucune part dans ce livre éternel et si jeune.

En attendant 2012, les saisons poursuivent leur ronde. Malgré tous nos drames, nous avons quand même passé l'hiver. La nature ne regarde pas la télé ni ne se tétanise sur l'internet. Début mars, elle s'est ébrouée du côté de l'Asie — et le monde entier en est chamboulé. Non à cause de la lézarde qui a englouti des milliers de Nippons, mais à cause du réseau frêle et vital que ces derniers avaient posé dessus. La production mondiale du high-tech est, paraît-il, en danger.

Mais est-ce vraiment si important ?

Le jour où le crachin invisible et vénéneux de Fukushima commençait d'humecter l'Europe, j'achevais la lecture du *Train de nuit pour Lisbonne*, de Pascal Mercier, romancier suisse établi en Allemagne¹. Cela commence par un mélodrame pour finir — une fois le lecteur happé sans retour — en profonde méditation sur l'existence et l'idée que l'on s'en fait. Ayant sauvé une Portugaise du suicide, un placide Bernois, le professeur Gregorius-dit-Mundus, plaque le jour même son existence de pantouflard pour partir vers l'inconnu, vers l'Atlantique. Son seul point d'attache dans la Ville blanche : les écrits introuvables d'un médecin « orfèvre de mots », Amadeu de Prado, génie écorché vif prématurément disparu qui aura laissé une empreinte profonde sur tout son entourage.

1. Disponible en 10/18.

La découverte de cet entourage encore vivant et de la couronne de mots qui le relie — les feuillets du défunt —, fera entrevoir à Mundus tout l'éventail des existences qu'il aurait pu vivre pour ne pas s'éteindre avec ce sentiment aujourd'hui si répandu d'une vie gâchée ou à moitié consommée. L'on y verra l'austère érudit troquer ses habits élimés contre un costume chic et même (à son âge !) se mettre à fumer pour faire comme le spectre qu'il poursuit. Par mimétisme et débauche ? Non. Pour ressentir enfin la joie vraie et sommaire de vivre — ainsi que l'amertume qui l'accompagne.

Les catastrophes du temps n'ont aucune part dans ce livre éternel et si jeune. Les innovations techniques dont on nous assomme non plus, sinon comme catalyseurs et outils d'un jeu d'échanges aussi vieux que le monde. Il nous rappelle, comme la ronde des saisons, que la vie réelle se déroule en dessous, et au-delà, des images frénétiques dont nous nous enfumons l'esprit. Et que les questions qui nous minent jusqu'au tréfonds ne passent jamais par l'écran des nouvelles.

30 mars 2011

**La cigarette était une constante de civilisation, comme l'Union soviétique
et le service militaire.**

Pour passer de l'immortalité à l'immoralité, il suffit de biffer un T.

Je ne suis pas le *Canard enchaîné* pour résumer l'actualité à des calembours. Celui-ci, pourtant, me paraît riche de sens.

Immortelles sont les certitudes qui nous gouvernent. Même lorsqu'elles ne durent que le temps d'une cigarette. Ainsi la série *Mad Men* fait en ce moment nos délices en ressuscitant ces opulentes années 60 chargées de volutes. On y voit des jeunes mères bercer leurs petits le cheveu en papillote et la clope au bec. On y fume au lit, à table, au cabinet médical. On y est sincèrement outré par les premières études sur la nocivité du tabac. « Comment ça, pas sain ? »

Je n'ai jamais fumé. Cette odeur me révoltait. Adolescent, étudiant, soldat, je pouvais tout juste adoucir mon sort de fumeur passif en suppliant qu'on ouvre les fenêtres de l'auto et en évitant les lieux publics. « Ça te gêne ? Grilles-en une... »

La cigarette était une constante de civilisation, comme l'Union soviétique et le service militaire. Face à un phénomène si écrasant, les bases de la civilité — « ne fais pas à autrui... » — étaient oubliées. L'immortalité autorise l'immoralité !

C'est aujourd'hui la délirante idéologie antitabac qui enfreint la civilité élémentaire. Du coup, on a le droit de fumer dans ma maison.

Vers la fin de l'ère nicotine, j'avais également eu l'excentricité de ne pas admettre la vision caricaturale de la guerre civile yougoslave répandue dans les médias occidentaux. Il m'avait suffi de rappeler qu'un match de boxe avait forcément deux combattants, et non pas un tortionnaire et une victime, pour devenir le « Serbe de service ».

Je fus donc associé à ceux qu'on chargeait de tous les maux, allant du viol « systématique » de femmes musulmanes aux camps d'extermination. En 92, j'accompagnai Élie Wiesel à la recherche de ces camps. Il ne trouva rien : son expédition sombra dans les limbes médiatiques comme celle d'Amundsen dans les glaces du Pôle...

Le massacre mal élucidé de Srebrenica, en juillet 1995, vint opportunément faire oublier quatre années de bobards dont tout l'establishment occidental s'était fait le relais. Organisée un mois après les faits par le secrétaire d'État américain, cette révélation venait aussi — surtout ? — occulter le plus grand nettoyage ethnique de cette guerre, commis l'avant-veille sous la supervision d'officiers US : l'expulsion foudroyante de 250'000 Serbes de leurs foyers dans l'actuelle Croatie, moyennant des milliers de morts et de disparus. Effacés de l'histoire par une seule conférence de presse !

Du coup, on comprend le peu d'écho qu'a reçu, ces jours-ci, la condamnation de ce crime d'État par le Tribunal de La Haye. C'est soudain l'autre boxeur qui surgit de l'ombre, seize ans plus tard, faisant crouler une certitude aussi immortelle que la cigarette. S'amendera-t-on pour autant ? La mortalité des certitudes favorisera-t-elle la moralité des comportements ?

26 avril 2011

10 CONFESSION D'UN DORMEUR PUBLIC

~~~~~  
**De l'album de famille recyclé en PowerPoint aux canulars vidéo des copains,  
tout l'arsenal de la technologie numérique est désormais mobilisé  
pour conjurer l'ennui.**  
~~~~~

Amis, cousins, lecteurs ! J'abuse des largesses du quotidien qui m'offre ses colonnes pour me livrer à une confession tout à fait privée : je suis un incurable dormeur ! Non pas un dormeur en chambre, un dormeur ordinaire, mais un véritable dormeur public.

Ainsi l'autre soir, au mariage d'un ami. Assistance joyeuse, buffet raffiné, vins fins... tout y était, y compris le DJ et sa sono, pour vous tenir éveillé jusqu'au jour. J'avais pourtant prévenu : « Ne m'invitez pas ! Désastre en vue ! Pourquoi croyez-vous que j'ai décliné les invitations de William et d'Albert ? » Personne ne m'écoutait. « Demandez aux intimes », enchaînai-je, « tous m'auront vu, entre poire et fromage, tourner de l'œil avant de ramper vers le canapé, le hamac ou même le tapis du salon. « Meuh non ! » ululaient les incrédules. « Eh, si ! » murmurais-je, résigné.

Ce n'est pas une affaire de fatigue, ni d'alcool. Ni de mauvaise éducation : mes parents n'y sont pour rien. Non : c'est une tare innée, dans la droite ligne de mon noceur d'aïeul. Une fois le repas terminé, aux alentours de 10 heures, tout s'éteint. Le pouls ralentit, les paupières se ferment, et mon esprit décolle en circuit fermé vers l'univers exaltant des idées et des mots. Mon psy invoquerait l'hyperactivité mentale, mais les psys ne sont là que pour fournir des alibis à nos turpitudes.

J'y suis donc allé comme le bœuf au boucher, sous les regards curieux de toute une parentèle qui me voyait pour la première fois. Et j'épiais l'instant inévitable où ma réputation serait définitivement ruinée au sein de la société valaisanne.

On n'aura pas attendu longtemps. C'est survenu dès la toute première animation. D'accord : c'est à cause des « animations » que j'ai pris les anniversaires en grippe, quelque affection que je puisse éprouver pour les héros du jour. Le menu est immuable : de l'album de famille recyclé en PowerPoint aux canulars vidéo des copains, tout l'arsenal de la technologie numérique est désormais mobilisé pour conjurer l'ennui. Il semblerait même que l'outil informatique autorise des divulgations intimes qui, voici quelques années seulement, auraient jeté un froid définitif dans les assemblées.

Encore faut-il que Windows veuille bien démarrer. En l'occurrence, il rechigna. Mon esprit en profita pour se mettre sur « off », lui aussi !

Celui qui, en pareil cas, n'a jamais réprimé un bâillement me jettera la première pierre... Mais mon cas est franc et massif. J'ai juste eu le temps, avant de sombrer, d'apercevoir des regards d'horreur incrédule. Je ne vous raconte pas le chemin du retour... J'aurais mieux fait de m'enfiler cinq bouteilles de diolinoir¹ avant de piquer du nez dans l'assiette ou de lutiner pâteusement ma voisine. « Il est des nôtres », aurait-on crié, plutôt que : « Quel muflé ! »

Et voilà, mes amis : au beau milieu d'une fête, je me suis mis à dormir debout ! Comme si l'on m'avait raconté qu'on venait de prendre Ben Laden pour le jeter à la mer...

9 mai 2011

1. Excellent rouge valaisan.

11 LA SEULE NOUVELLE DE 2011

~~~~~  
**Un voile de pudeur sur ce gouffre que nous ne saurions voir !**  
~~~~~

Mais où donc est passé Fukushima ? Cette batterie de cocottes-minute en déroute constitue pourtant la séquelle la plus mémorable du tsunami qui frappa le Japon ce dernier mois de mars. Car s'il est un cas de développement durable qui fonctionne, et de manière indiscutable, c'est bien celui de la radioactivité induite par l'homme.

Pour une sordide pingrerie énergétique — la construction en bord d'océan, pour ne pas avoir à pomper trop haut les eaux de refroidissement — les chaudières japonaises sont en train de contaminer à jamais, du moins à vue humaine, des mers nourricières. Pour quelques heures d'incompétence — à Tchernobyl —, toute l'Europe fut irradiée et une province bouclée à perpétuité. Pour un modeste avantage technologique dans l'arsenal d'une armée suréquipée — les obus à l'uranium appauvri des Américains —, des peuples entiers sont empoisonnés par l'air qu'ils respirent et l'eau qu'ils boivent.

Les taux de nouveau-nés monstrueux et de cancers dans les populations d'Irak, d'Afghanistan ou du Kosovo sont bien les statistiques les moins diffusées par nos systèmes de surinformation. Mais qui s'en plaindrait ? Ces projectiles constituent un recyclage idéal pour les déchets du nucléaire civil. Chaque année, des tonnes de reliques encombrantes se vaporisent, tout simplement, dans les sols, les chairs et les murs des États dits « voyous ». Les écolos qui se couchent devant les trains de déchets oublient, curieusement, de s'en

prendre bases aériennes d'où décollent ces chargements de mort.

En l'an fatidique 2012, comme en 3012 et 10012, le site de Fukushima, étiré sur un rayon qui touche déjà à la mégalopole de Tokyo, sera donc un lieu maudit. Impropre à la vie humaine. C'est ce qu'il ressort de l'aveu récent et contourné de l'exploitant, TEPCO : « Nous ne pouvons pas nier la possibilité qu'une perforation dans la cuve du réacteur ait induit la fuite de l'eau ». Autrement dit : le réacteur est en fusion totale, il va s'enfoncer sous terre comme une boule de lave, jusqu'à la première nappe phréatique, au contact de laquelle une explosion est hautement probable. Pour éviter cette issue, les Russes ont sacrifié des centaines d'ouvriers chargés de couler une dalle de béton sous le cœur fondu de Tchernobyl. Les Japonais, eux, rassurent, « communniquent » et comptent sur le silence discipliné des grands médias internationaux. Ah oui : ils posent une bâche en polyester sur le toit du réacteur. Un voile de pudeur sur ce gouffre que nous ne saurions voir !

Fukushima est la seule nouvelle de l'an 2011, comme l'empoisonnement pétrolier du Golfe du Mexique était la seule nouvelle de l'an 2010. Toutes deux ont rapidement disparu des écrans. Nos enfants oublieront les noms de Ben Laden ou de Strauss-Kahn. Ils n'oublieront pas la génération qui aura laissé détruire leur écosystème par sa déférence aveugle au dieu de la consommation.

24 mai 2011